

De Québec à Mexico, de Faucher de Saint-Maurice: Une tentative de voyage vers soi

Le récit de voyage est une pratique littéraire particulièrement prisée au XIX^e siècle. Déjà dans la première moitié du siècle, il n'est guère en France d'écrivains qui n'aient consacré une partie de leur œuvre à leurs souvenirs de voyages, à une époque en particulier où la mode romantique confère aux voyages en Orient, en Italie, en Espagne et en Normandie une actualité renouvelée. Au Canada, le genre connaît également une grande vogue, en particulier dans les périodiques et les revues littéraires de la seconde moitié du siècle qui lui accordent une place de choix.¹ Certes, la révolution des transports et la transformation des modes de communication entre les divers points du globe ne sont pas étrangères à cet engouement. Mais plus encore peut-être, le succès du genre coïncide avec la suspicion qu'on entretient à l'égard des œuvres issues du seul travail de l'imagination. Le récit de voyage apparaît comme le substitut tout désigné aux écrits romanesques, d'autant plus que, sans cesser d'être un ouvrage documentaire, il peut également être lu comme une œuvre divertissante.

Bien que les voyageurs canadiens soient surtout attirés par l'Europe,² et notamment par la France, l'Italie et l'Angleterre, certains n'hésitent pas à chercher l'aventure en dehors des sentiers battus. C'est le cas entre autres de Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice qui se rend au Mexique en 1864 pour servir comme officier dans l'armée du corps expéditionnaire français de l'empereur Maximilien. Blessé, fait prisonnier puis échangé, il revient finalement au pays en 1866. Il publie alors le récit de ses aventures dans la *Revue canadienne* (1866-1867) sous le titre "De Québec à Mexico",

récit qu'il réédite en deux volumes en 1874, sous le titre *De Québec à Mexico. Souvenirs de voyage, de garnison, de combat et de bivouac*, puis en 1875 [édition abrégée], 1878, 1880 et 1881, sous le titre *Deux ans au Mexique*. Le premier tome relate surtout son voyage, avec une visite à New York suivie de la découverte du Mexique. Le second tome est davantage consacré aux opérations militaires, et notamment au siège et à la chute d'Oajaca auxquels il a participé.

Ce récit, estime John Hare (1964, 29), "est un des mieux réussis et des plus intéressants de toute la littérature de voyage au Canada français." Pour peu qu'on le compare aux récits de voyage de l'époque, force est d'admettre en effet qu'il jouit d'un statut particulier, ne serait-ce que pour l'itinéraire dont il traite. Faucher de Saint-Maurice est l'un des premiers Canadiens à proposer sa vision du Mexique. Ce n'est que vers la fin du siècle que d'autres voyageurs canadiens comme Honoré Beaugrand (1888), Paul-Marc Sauvalle (1891), l'abbé J.-A. Lippé (1907), l'abbé A. Poulin (1921) et Yolande DuSault (1954) livreront à leur tour leur représentation de ce pays.

Mais surtout, le récit de voyage de Faucher de Saint-Maurice a ceci de particulier qu'il n'est pas entrepris dans un but scientifique, informatif, ou même touristique, mais correspond plutôt à un projet de nature "autobiographique." On y trouve en effet un décalage entre deux types de discours, l'un proche de l'autobiographie, et plus précisément des mémoires et des "souvenirs," l'autre obéissant à la démarche du "reporter" qui observe et décrit le Mexique pour informer le lecteur. La présente étude vise à démontrer le caractère hybride de ces "souvenirs de voyage, de garnison, de combat et de bivouac," et plus précisément à montrer comment l'auteur privilégie le premier de ces discours, malgré quelques excursions sur le deuxième, comment sa visée autobiographique éclipse sa représentation de la réalité extérieure, c'est-à-dire du Mexique.

La manifestation du moi

Depuis quelques années, plusieurs chercheurs ont noté "l'occultation du moi" qui caractérise la littérature québécoise du XIX^e siècle. La personnalité de l'auteur ne peut se permettre le luxe de s'exhiber: elle est tout entière réclamée par l'urgence de la situation collective. La société canadienne-française du XIX^e siècle, estime Sylvain Simard (1981, 261), "où l'existence individuelle et collective est toujours en péril, n'est pas le lieu idéal pour l'apparition d'un genre littéraire nourri d'introspection." Comme le men-

tionne Pierre Hébert (1988, 72), “l’épisode conservateur qui marque tout le 19^e siècle à partir de 1840, où le nous désigne la “première référence,” ne pouvait fournir un terrain propice à l’éclosion de valeurs individuelles.” Dans ce contexte, précise-t-il (1988, 38), la plupart des journaux intimes de l’époque “sont des textes de voyage, de guerre, ou de journaux spirituels où le moi, comme tel, n’a que bien peu de place. Et dans le cas où la personnalité pourrait s’afficher, elle est d’emblée intégrée dans la collectivité.” Tout se passe comme si les événements concernent à peine leur auteur. Cette résignation court tout au long de plusieurs récits de voyageurs, résignation qui les place en quelque sorte en dehors de leur propre histoire. Comme le note Françoise Van Roey-Roux (1983, 14), “le Québécois [est] plus enclin à raconter ses faits et gestes — sinon ceux des autres — qu’à dévoiler sa vie personnelle. Même lorsqu’il se propose de raconter sa propre enfance, ce ne sont pas nécessairement des confidences personnelles qu’il livre au lecteur, mais plutôt des souvenirs collectifs.”

Sans être totalement exempt de cette occultation de la conscience individuelle, le récit de Faucher de Saint-Maurice doit néanmoins être considéré à part dans la mesure où il pousse l’introspection à un niveau qui n’a eu que peu d’exemples jusqu’alors. Il en émane en effet une écriture autobiographique dégagée des voiles de la fiction, sans qu’elle soit toutefois présentée encore comme autonome. En fait, cette écriture est fondée sur un double alibi: parler de soi, de ses exploits militaires dispense de faire un voyage en règle (connaître le pays); mais parler de soi en voyage ou au bivouac dispense de répondre à la question autobiographique fondamentale: pourquoi parler de soi ? Détour obligé qui balise ainsi un “voyage vers soi,” pour reprendre l’expression de Jean-Claude Berchet (1983, 92).

Cette approche singulière, qui caractérise presque tout l’œuvre de Faucher de Saint-Maurice, n’a d’ailleurs pas échappé à ses contemporains qui semblent unanimes à le considérer comme un original: il “fut toujours une physionomie à part dans notre monde: un original, un être exceptionnel,” dira Alfred D. Decelles (1906, 276). Selon L.-O. David (1911, 127), “cet homme d’esprit avait une manie, la manie des grandeurs, la passion des honneurs, des décorations et un désir insatiable de se singulariser, qui lui a fait perdre une partie de sa vie à mystifier ses contemporains.” “Le caractère de M. Faucher de Saint-Maurice, note pour sa part Louis-H. Taché (1886, 5-6), se lit dans ses œuvres comme dans un livre ouvert. Prenez un de ses volumes, au hasard: peu importe lequel ! Vous y trouverez l’auteur dans ce qu’il

a de plus intime, vous suivrez les impressions de son esprit et de son cœur, vous pourrez décrire son caractère comme si vous le connaissiez de longtemps.”

Compte tenu d'un contexte peu propice à l'expression du moi, Faucher de Saint-Maurice ne peut y parvenir qu'à certaines conditions. Pour éviter d'être taxé d'égotisme, il se constitue d'une part en personnage digne d'intérêt, en l'occurrence en militaire, et opte d'autre part pour la pratique plus libre du récit de voyage.

Le personnage du militaire et du flâneur

Pour s'adonner, même de façon détournée, à une écriture autobiographique, il importe de pouvoir se réclamer d'un statut qui en légitime l'entreprise. “La valeur autobiographique du nom propre, estime Jean-Claude Berchet (1983, 97), se mesure aussi à son pouvoir de référence, efficace dans la mesure où il désigne un sujet intéressant.” C'est dire qu'il a fallu que Faucher de Saint-Maurice devienne un militaire, mieux encore un officier, qu'il ait participé au siège d'Oajaca, ait été blessé et fait prisonnier, pour se croire autorisé à parler de lui. Les grands risques et les dangers auxquels il s'est exposé lui permettent de se constituer en personnage de récit. Dès lors, le sens de son récit réside non seulement dans un objet (l'expédition du Mexique), mais dans le sujet (le militaire) qui s'est trouvé sur les lieux mêmes où se sont déroulés les événements. Acteur et témoin, ce sujet peut à tout moment franchir la frontière qui sépare la fiction de la réalité et participer à l'Histoire, ou à tout le moins à un événement réel digne de la transposition romanesque. Ainsi, à plusieurs reprises Faucher de Saint-Maurice rapporte des anecdotes dont il garantit l'authenticité en offrant comme caution sa propre présence, sa participation ou celle d'un tiers, c'est-à-dire d'un narrateur au second degré. Qu'il s'agisse de la résistance héroïque d'une “poignée de braves” (1874, I: 81) contre l'ennemi dix fois plus nombreux, du combat de Camerone, cette “tragédie glorieuse qui s'était jouée, il y avait à peine quelques mois [...], dans l'hacienda qui faisait face à notre buvette” (1874, I: 80), mais plus encore de la description de la campagne et du siège d'Oajaca, ces anecdotes importantes et autonomes concourent toutes à un même objectif: poser le réel comme présence/absence, le théâtraliser, mettre en évidence le courage héroïque des militaires, et du même coup de Faucher de Saint-Maurice.

Cette perspective laisse entrevoir une problématique bien ancienne: celle

de la gloire. Les allusions de Faucher de Saint-Maurice à cet égard ne manquent pas. Au début de son récit par exemple, il rappelle les circonstances qui sont à l'origine de son voyage. Au cours de ses études de droit, la lecture de *l'Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau lui révèle que “nos ancêtres ne manquaient pas d'une certaine gloire militaire” (1874, I: 10). Il ne songe dès lors qu'à épouser la carrière des armes. Tel un héros épique, il aperçoit en rêve le présage de sa destinée: “Toute la nuit, je ne rêvai qu'Iroquois, Hurons, amiral Phipps, frères Latour, etc. tout cela entremêlé d'un tourbillon de tomahawks, de chevelures scalpées et de milles gentillesses *ejusdem farinae*” (1874, I: 10). Trois années plus tard, avide de gloire militaire et d'aventures, il s'enrôle dans l'armée du corps expéditionnaire français au service de l'empereur Maximilien.

Participant de l'Histoire, Faucher de Saint-Maurice aime se constituer en archiviste de lui-même, ou à disséminer les mentions de son propre nom: “Mon nom figurait parmi ceux des nouveaux chevaliers de l'ordre de la Guadeloupe, entre le major Tydgart, tué quelques jours après au combat de Tacambaro, et le lieutenant Carrère, de la compagnie franche du bataillon où j'étais stagiaire”(1874, II: 117). Malgré les apparences, ces mentions ne sont pas gratuites, ou de pure vanité, mais un moyen très simple de prendre possession du texte, de le signer le plus souvent possible. À quelques reprises par exemple, il reproduit des lettres ou des listes officielles dans lesquelles apparaît son nom, notamment une lettre de la Commission Scientifique, Littéraire et Artistique du Mexique (1874, I: 121-122), une “lettre de service” (1874, I: 188), une lettre du Ministère de la guerre (1874, II: 66), la liste des officiers “placés sous les ordres du commandant d'Ornano dans le village de San Felipe de l'Argua” (1874, II: 32-33), la liste des officiers à bord du transport l'Allier (1874, II: 153), un “certificat d'origine de blessure” (1874, II: 47-48), ou encore un brevet de “Chevalier de l'ordre de la Guadeloupe” que lui remet en mains propres l'Empereur Maximilien (la *Revue canadienne*, 4 (1867): 481-483). Ces diverses transcriptions témoignent de la valeur autobiographique du nom propre. Au-delà du simple effet de réel (attestations qui prouvent ses blessures, sa participation au siège d'Oajaca, sa présence à bord d'un navire, etc.), elles assignent ici au moi, exhaussé en personnage historique, une forme de consécration. Ainsi se trouve réalisée la coïncidence opérée par toute écriture autobiographique entre un auteur, un narrateur et un personnage (Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, 1975).

Au thème du militaire qui permet à l'auteur de se mettre en scène, s'asso-

cie le thème baudelairien du “flâneur” qui observe, note, décrit et commente le paysage social pour un destinataire étranger. En ce XIX^e siècle, “âge d’or de la flânerie,” affirme Walter Benjamin (1989, 437), “le phénomène de colportage de l’espace est l’expérience fondamentale du flâneur” (1989, 436-437). Dans *De Québec à Mexico* cependant, cette expérience concerne autant sinon davantage le “colporteur.” Sous les traits du flâneur, Faucher de Saint-Maurice marque en fait son intention de renoncer aux précisions purement descriptives pour centrer son écriture sur l’impression personnelle. La structure nonchalante de son texte s’harmonise avec la démarche habituelle du flâneur qui va herboriser sur le bitume.

[...] comme je ne voudrais pas troquer, contre le gros titre de littérateur, mes coudées franches de militaire, de touriste, ou, si vous l’aimez mieux, de rêveur comme on m’appelait au régiment, j’esquisse à grands coups de crayon mes flâneries et mes impressions, me gardant bien surtout d’y mettre trop d’ordre. (1874, I: 22)

Il s’agit bien ici du flâneur, tel que le définit Victor Fournel, (cité par Walter Benjamin, 1989, 477), c’est-à-dire d’un observateur “en pleine possession de son individualité” et qui, en ce sens, se distingue du badaud dont l’individualité “disparaît au contraire, absorbée par le monde extérieur [...] qui le frappe jusqu’à l’enivrement et l’extase.” “Le badaud, sous l’influence du spectacle, précise Fournel, devient un être impersonnel, ce n’est plus un homme, il est public, il est foule.” Il en va tout autrement de Faucher de Saint-Maurice qui n’est jamais tout à fait dans le moment présent, ni dans le lieu concret où il se trouve, mais toujours en train de se perdre dans ses rêves et ses souvenirs. “Pendant ces longues promenades sans but, note-t-il, chacun de nous oubliait à qui mieux mieux le Mexique, pour causer de ses souvenirs, de son cœur, de son pays” (1874, II: 206).

Faucher de Saint-Maurice ne retient pas dans son esprit l’empreinte des choses; il met plutôt sur les choses l’empreinte de son esprit. Ses flâneries, comme il les appelle à plusieurs reprises, contribuent moins à “l’effacement des traces de l’individu dans la foule de la grande ville” (Benjamin, 1982, 67), qu’à la révélation de ces traces. Elles participent, en ce sens, à un processus créatif. Le Larousse du XIX^e siècle s’exprime à ce propos en ces termes:

Son œil ouvert, son oreille tendue, cherchent tout autre chose que ce que la foule vient voir. Une parole lancée au hasard va lui révéler un de ces traits de caractère, qui ne peuvent s’inventer et qu’il faut saisir sur le vif; ces physionomies si naïvement attentives vont fournir au peintre une expression qu’il rêvait; un bruit, insignifiant pour tout autre oreille, va frapper celle du musicien, et lui donner

l'idée d'une combinaison harmonique; même au penseur, au philosophe perdu dans sa rêverie, cette agitation extérieure est profitable, elle mêle et secoue ses idées, comme la tempête mélange les flots de la mer. [...] La plupart des hommes de génie ont été de grands flâneurs; mais des flâneurs laborieux et féconds (*Grand Dictionnaire universel*, par Pierre Larousse, Paris 1872, VIII, 436 (article "flâneur").

Qu'il soit entrepris à titre de militaire ou prétexte à de "douces flâneries" (1874, II: 40), le voyage de Faucher de Saint-Maurice représente un écart fondateur: le détour nécessaire pour parvenir à soi. Plus précisément, il en résulte que la fonction du récit autobiographique sera moins de poser ou de résoudre une question existentielle (qui suis-je ?) que de procéder à une affirmation de soi à travers des impressions personnelles et une mise en scène textuelle.

Récit de voyage et récit de vie

L'avantage de la littérature de voyage, c'est de se situer en dehors des genres reconnus: forme libre, non codée, ouverte à diverses expériences narratives. Tous les tons sont permis, selon une esthétique de la *variatio* chère à Faucher de Saint-Maurice.³ Or ce caractère hybride du récit de voyage sert bien l'élément stratégique de la visée autobiographique. Il brouille les pistes. Ni voyage ni souvenirs, mais souvenirs de voyage, voyage de souvenirs où le moi avance la plupart du temps masqué, ne se montre que travesti, mais se trouve sans cesse mis en scène.

En fait, les récits de voyage touchent à l'autobiographie, entendue au sens large, par la forme. Ils se présentent généralement comme des récits rétrospectifs — de fait sinon d'apparence — en prose, marqués par l'identité auteur-narrateur-personnage.⁴ En revanche, l'obstacle majeur qui empêche normalement d'assimiler l'écriture du récit de voyage à une écriture autobiographique concerne le contenu même. Certes, c'est bien le je de l'auteur qui parle mais il ne parle guère de lui, de "l'histoire de sa personnalité." L'autobiographie est infirmée par le refus de pronominaliser le verbe raconter: les voyageurs racontent à la première personne sans pour autant "se" raconter. Ils tirent du reportage leur centre d'intérêt, un pays étranger, dont ils enregistrent les mœurs les plus répandues comme les curiosités les plus rares. Ils interviennent en tant que personnages-narrateurs à seule fin d'authentifier le récit dont ils se portent garants en assumant les petits faits vrais concernant les transports, les auberges, les visites, etc., et de donner une homogénéité dont ils seraient sans cela dépourvus. Bref, ces narrateurs-voyageurs n'appa-

raissent que très rarement comme personnages et ils s'effacent devant le double objet qu'ils mettent en scène: le voyage et les lieux visités.

Le récit de voyage de Faucher de Saint-Maurice, on l'a vu, tend à inverser ce rapport dans la mesure où il vise moins à informer ou à décrire fidèlement le Mexique qu'à relater avec complaisance certains épisodes qui mettent en valeur sa carrière militaire et ses impressions personnelles. De façon générale, les préoccupations autobiographiques l'emportent largement sur la description systématique du pays. Détourné de son objet référentiel, c'est-à-dire le Mexique, le récit devient à maintes reprises pour l'auteur l'occasion de se mettre en valeur: réceptions mondaines, rencontres particulières, participation à la campagne et au siège d'Oajaca, exploits militaires, blessure, emprisonnement aux mains des guérilleros. Il s'agit de donner à son aventure une dimension symbolique, un sens qui dépassera le déroulement banal du voyage et démarquera son récit personnel des itinéraires purement descriptifs.

Déjà en France à la même époque, ce genre de récit hybride (récit de voyage-récit de vie) ne cesse de faire des adeptes. Chez les romantiques surtout, la tentation est grande de rapprocher les deux pratiques. Chateaubriand⁵ et Stendhal,⁶ pour ne nommer que ceux-là, ont tous deux l'illumination autobiographique en Italie: c'est dans ce pays que naît leur projet d'écrire des mémoires. Conscient de cette situation, Faucher de Saint-Maurice n'hésite pas à prévenir son lecteur.

Vous l'avouerai-je, mon bon lecteur, votre figure sarcastique m'apparut, et il me sembla vous entendre murmurer, en mettant la main sur mes humbles souvenirs: —Bah ! je parierais que ce bouquin est comme tous les autres ! Sous prétexte de nous parler de l'étranger, nous allons ne voir à chaque page, que le moi, prenant des poses à sensations ou délivrant des brevets de reconnaissance à ceux qui lui auront donné à dîner. Tous ces messieurs et tous ces penseurs qui vont de Londres à Pékin, et de Naples en Australie, ne grimpent sur les paquebots et ne vont sous d'autres cieux que pour faire des effets de mollets, ou pour se donner les airs de grands hommes incompris. (1874, I: 193)

La précaution oratoire est ici de pure forme. Elle n'empêche nullement le moi de s'affirmer. Quelques lignes plus loin par exemple, Faucher de Saint-Maurice ajoute: "bien que nous apercevions depuis fort longtemps les cimes neigeuses du Popocatepetl et l'immense mausolée de la Dame Blanche, je vais prendre la liberté de vous montrer un tant soit peu ce moi, dont vous commencez à dire déjà du mal" (1874, I: 193). En fait, il est conscient du caractère original de son entreprise et des reproches qu'elle peut lui attirer.

Malgré tout, il n'hésite pas à se donner le premier rôle au détriment du pays visité et de la situation donnée. Là où le lecteur s'attendrait à une description des lieux ou à entendre parler de l'histoire de l'expédition du Mexique et de ses causes, il ne trouve souvent que des impressions personnelles, ou mieux ce que Faucher de Saint-Maurice nomme lui-même "ces douloureux retours sur soi-même" (II: 11), "ces flâneries poétiques" (II: 38) et ces "douces flâneries" (II: 40). Un déplacement s'opère de l'extérieur à l'intérieur, de l'objet au sujet. L'objet, dépourvu de valeur intrinsèque, ne vaut alors que pour le retentissement et l'écho qu'il fait naître chez le voyageur.

Une curieuse ellipse au début de son récit témoigne de ce déplacement. "Je ne décrirai pas le commencement de mon voyage. [...] j'avoue franchement n'avoir rien admiré ce soir-là; car j'avais sur le cœur les larmes que ma mère avait versées à mon départ" (I: 12). Cette formulation paradoxale (je ne vous en parle pas, car je n'ai rien à dire), dans une perspective informative du voyage, ne se justifie qu'en fonction d'un horizon autobiographique où l'auteur-narrateur préfère le rôle de personnage à celui de témoin, et où ses émotions et sa sensibilité passent avant la description de son itinéraire.

Certes, à quelques reprises le rôle civilisateur du corps expéditionnaire est mis de l'avant: "L'armée française [...] accomplissait noblement la mission que lui avait donnée sa consigne: rendre ce pays [le Mexique] déchu à la civilisation" (II: 181). Mais en dépit de son allégeance inconditionnelle pour le "sage gouvernement de Maximilien" (I: 160), Faucher de Saint-Maurice se défend bien de commenter la situation politique et prétend même avoir "pris la peine d'écrire ces souvenirs de manière à prouver au lecteur que je ne m'occupais jamais des affaires des autres, ou de politique, ce qui est synonyme" (I: 161). Contre toute attente, relativement peu de chose nous est dit sur l'expédition du Mexique, son origine, les rapports de la France, à ce sujet, avec l'Angleterre et l'Espagne.⁷ Entre la publication en feuilleton dans la *Revue canadienne* en 1866-1867 et celle de l'édition de 1874, Faucher de Saint-Maurice semble toutefois s'être rendu compte de cette lacune. Aussi, dans l'édition en volumes, rajoute-t-il un appendice dans lequel on trouve une description de "La Guerre du Mexique 1860-1867," un document intitulé "Pensées de Maximilien," composé de maximes sur l'art de gouverner (qui par la forme et le contenu ne sont pas sans rappeler *Le Prince* de Machiavel), une biographie du colonel Du Pin, commandant de la contre-guérilla, et finalement un bilan des Mexicains "tombés assassinés par les réactionnaires" pendant la guerre.

En fait, bien qu'il coupe à l'occasion le récit de ses exploits par de longues digressions sur les mœurs locales, sur l'armée et particulièrement sur le soldat français pour lequel il manifeste la plus profonde admiration, il n'en demeure pas moins que ce voyageur sensible, cultivé, qui a le loisir de regarder, de réfléchir, de "flâner," de rêver, toujours de retracer ses impressions les plus fines, ne cherche bien souvent qu'à réactiver des images de son propre passé, pour se livrer, en quelque sorte, à une exploration personnelle. Par un singulier paradoxe, le Mexique se structure comme un perpétuel oxymore, qui associe un ici à un ailleurs. Il en résulte une transformation du contenu même du voyage: devenu prétexte à se ressourcir, à provoquer les échos de la mémoire. La résurgence du monde de l'enfance où se révèle la forme constitutive du moi apparaît significative à cet égard: "Je me rappelle encore de l'impression que laissa derrière elle la première douleur morale que j'aie ressentie. J'étais bambin de cinq ans [...] Pour la première fois, le moi se dressa alors; il tressaillit avec terreur sous l'aiguillon de la douleur morale" (I: 194-95). Pour Faucher de Saint-Maurice, il s'agit moins de retrouver un passé collectif que d'évoquer ses propres souvenirs. Le sujet se substitue à l'objet, la rêverie et le souvenir au regard, la nostalgie du passé à l'observation du présent

Combien de fois, au milieu du bourdonnement et des lazis de la caserne, dans le silence de ma tente ou de mon cabinet de travail [...] n'ai-je pas étouffé un long sanglot en contemplant furtivement toutes ces cendres blanchies, toutes ces feuilles jaunies qui jonchent mon pauvre moi (I: 197).

À travers le voyage, se précise une expérience de la temporalité interne: le moi ne se pense pas comme essence autonome (par exemple le cogito), mais comme unité psycho-biologique promise à la mort, orientée de façon irréversible dans un espace/temps, soumise à une évolution dans la durée. Un vertige ontologique se trouve ainsi creusé. Faucher de Saint-Maurice ne découvre pas seulement que les empires sont éphémères, mais qu'il est lui-même mortel.

Profonde pensée que l'on retrouve partout, sur les débris des empires comme sur les débris du cœur, sur les ruines du passé comme sur la poussière sous laquelle va s'ensevelir le moment présent ! Tout n'est donc qu'illusion, fumée diaphane, ombre vaine ici-bas ? La mère meurt pour faire vivre l'enfant; l'enfant grandit et attend patiemment le moment de mourir en s'habituant à voir mourir les autres (I: 125).

Confrontée à celle des hommes, à ses multiples traces, le moi se découvre lui aussi une histoire, c'est-à-dire un passé, un présent et un futur: "j'allai m'asseoir tout rêveur près du gouvernail, regardant les lumières de la ville s'éteindre une à une, et me demandant quelles étaient les destinées que Dieu me réservait dans cet immense empire du Mexique." (I: 68) Dès les premières pages, Faucher de Saint-Maurice marque ce rapport en associant les commencements du monde, la "fondation du pays de Cocagne" et sa naissance, le "18 avril 1844" (I: 9). En ce sens, le pouvoir médiateur du voyage réside dans une homologie: commencé avec une naissance (celle du monde, celle de l'auteur) pour se terminer avec une mort symbolique: "J'arrivais au pays [au Canada] dans un jour de crise et d'épreuve. Une génération entière, génération forte et pleine de sève, venait de s'incliner vers la tombe" (II: 161). Le récit constitue un système clos de la même façon que la vie: la naissance/la mort. Cette analogie de structure ne fait que reproduire un thème millénaire de la morale antique ou de la spiritualité chrétienne: le voyage comme un symbole même du destin, *homo viator*.

Mais plus encore que d'évoquer des souvenirs, le récit offre à Faucher de Saint-Maurice l'occasion de se ressouvenir du florilège de textes qui constituent sa mémoire et son identité culturelle: "ces temps de rêveries⁸ que je passais à causer avec mes auteurs favoris" (I: 53). Véritable voyage à travers les livres, il donne lieu à un étalage d'érudition. Le nombre de citations, leur nature (qui n'a souvent rien à voir avec le Mexique), leur répartition témoignent d'un artifice ornemental dont la fonction consiste essentiellement à mettre en évidence le savoir livresque du voyageur.

Intertextualité et étalage d'érudition

Le récit de voyage est un des genres littéraires où règne le phénomène de la "seconde main." "Non seulement les ouvrages précédents peuvent servir de guide au voyageur, note Pierre Brunel (1986, 8), mais encore le récit de voyage nouveau s'enrichit de leur substance. Pour l'érudit, l'invitation au voyage se transforme alors en sollicitation d'une archéologie livresque." À la limite, précise François Moureau (1986, 166), "sa fonction, dérisoire, est de prouver que la réalité se conforme à l'érudition qu'on en a." Chez Faucher de Saint-Maurice en particulier, le récit de voyage prend la forme d'un véritable étalage d'érudition. Certes, le voyageur puise dans le souvenir de ce qu'il a vécu, mais il est remarquable qu'il croit devoir faire appel, beaucoup plus largement, à ses lectures. Son récit tire sa substance aussi bien de la

réalité que de la littérature. Plusieurs éléments du voyage sont reliés à la fois à une expérience réelle et à un souvenir littéraire qu'explicite souvent une citation. Certaines affirmations s'appuient non sur des faits observés empiriquement mais sur des lectures. Ainsi, à son arrivée à Mexico, Faucher de Saint-Maurice préfère citer la description de la ville de Gustave Aymard plutôt que de rapporter ses propres observations.

En passant par San Martin, j'avais acheté à un marchand de bric-à-brac un roman de Gustave Aymard —l'Éclaireur — et j'étais à le feuilleter [...], lorsque mes yeux distraits tombèrent sur Mexico, qui, comme une paresseuse créole, se préparait à s'endormir dans l'alcôve à demi-fermée par le rideau de saules que lui forment ses trois lagunes. [...] je n'eus que le temps de lire ces deux phrases de Gustave Aymard, sur lesquelles j'étais tombé par un curieux hasard: "L'étranger qui arrive à Mexico au coucher du soleil, par la chaussée de l'Est, une des quatre grandes voies qui conduisent à la cité Aztèque [...], éprouve, à la vue de cette ville, une émotion étrange dont il ne peut se rendre compte" (I: 104-05).

L'absence de la description de la ville se fait ici au profit d'un travail d'inter-textualité qui réécrit le réel en fonction d'une œuvre littéraire. Le vécu du voyageur cède le pas à ses connaissances livresques. C'est dire que le visible semble moins se donner à découvrir, dans la fraîcheur inaugurale des expressions neuves, qu'à réciter, voire à déchiffrer. Mais plus encore, un déplacement s'opère de l'appréciation de l'objet référentiel "Mexico" à l'appréciation de la description qu'en a fait l'écrivain Gustave Aymard:

Cette description de la capitale de Maximilien ne manque pas de vérité, et ma curiosité était excitée au plus haut point par ce commencement de chapitre de l'émouvant feuilletoniste, lorsque nos mules, toutes frémissantes d'impatience, entrèrent au galop dans la vaste cour de l'hôtel Iturbide (I: 106).

À cette substitution de l'objet référentiel (appréciation d'un roman plutôt que de Mexico), s'ajoute parfois même la substitution du sujet. Le voyageur se compare alors à d'autres écrivains-voyageurs, tantôt à Volney: "je me mis à faire ce que Volney faisait sur les ruines de Palmyre" (I: 109-110); tantôt à Chateaubriand: "À genoux sur cette fosse perdue, j'ai eu presque la pensée de Chateaubriand, et avec lui je me suis convaincu une fois de plus qu'ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux, sensible !" (II: 59); tantôt encore à Alexandre de Tocqueville:

Je lisais les souvenirs d'un aveugle par Jacques Arago, livre où tout l'esprit qui restait sur terre, est venu se réfugier. Les étincelles qui jaillissaient de ce style de feu me donnaient des éblouissements, et la tête renversée sur le coussin en cuir de la voiture je me laissais aller à une de ces rêveries indéfinissables, qui s'était emparée un jour d'Alexandre de Tocqueville, lorsqu'il descendait le Mississippi (I: 191).

Le voyage permet de devenir autre. À la limite, il fait accéder le moi à la jouissance ludique du polymorphisme, en lui faisant assumer tour à tour les rôles de voyageur, d'aventurier, de militaire, de flâneur, d'écrivain, et même de personnage fictif.

Bien que je ne tiens guère à la réputation de poser en René — qui, à ses heures de chagrins et de découragements, n'a pas aimé, au moins une fois, à se mirer dans cette mélancolique création de Chateaubriand ? — je ne puis m'empêcher de retrouver à son cœur une ressemblance frappante avec la funèbre route que nous parcourons depuis ce matin (I: 196).

Ces exemples, qu'on pourrait multiplier, indiquent l'importance de l'intertextualité dans le récit de Faucher de Saint-Maurice; une intertextualité qui ne se caractérise pas, comme dans la plupart des récits de voyage canadiens de l'époque, par sa valeur documentaire et descriptive, voire touristique, mais qui vise plutôt à refléter les émotions et l'érudition du voyageur. Le choix des auteurs cités apparaît à cet égard pour le moins significatif. S'il cite, comme il est naturel, quelques voyageurs ou romanciers qui l'ont précédé au Mexique — Samuel de Champlain, Lord Kingsborough, Gustave Aymard, Just Girard "qui a parcouru le Mexique en 1854" (I: 113), M. de la Bédollière, Alexandre de Humbolt —, sa préférence va plutôt à des auteurs qui n'ont souvent rien à voir avec ce pays, entre autres Régnier, Rabelais, Ossians, Horace, Lamennais, Voltaire, Hoffmann, Sterne, Edgar Poe, Méry, Volney, Paul Féval, Xavier de Maistre, Hugo, Leibnitz, Jacques Arago, Fenimore Cooper, Jules Noriac, George Sand, Lamartine, Chateaubriand, Schiller, Mgr Dupanloup, etc. Plusieurs vers de Boileau, de Byron, d'Alfred Musset, de Casimir de Lavigne, d'Octave Crémazie et de Théophile Gautier, sont également cités.

À la limite, ce choix inattendu d'auteurs témoigne d'une forme d'éloquence qui cherche à rehausser, en les ornant, les observations et les impressions du voyageur. Pour Faucher de Saint-Maurice, il s'agit de marquer son appartenance au champ littéraire en montrant qu'il connaît ses pairs. L'attention qu'il accorde aux auteurs canadiens ne manque pas d'intérêt à cet égard.

J'avais eu la précaution d'emporter avec moi quelques bons auteurs canadiens. Bien souvent, le jour, ou le soir, à la lueur bleuâtre du falût de tribord, je m'amusaï à parcourir de nouveaux toutes ces lignes qui m'apportaient comme un parfum de la patrie, et jamais je n'ai refermé les pages où pleure le poète des "Morts" et de "Carillon," où chante le barde du "Rocher Noir" et du "Héros de 1760," sans me sentir courir sur les reins ce singulier frisson qu'éprouvent les personnes nerveuses dans un moment d'exaltation et d'enthousiasme (I: 51).

On le voit, le récit de voyage s'édifie autant à partir des impressions reçues par le voyageur qu'à partir de ses souvenirs de lectures, la réalité des choses n'étant pas plus forte que celle des acquisitions culturelles. On aurait tort pourtant de croire que Faucher de Saint-Maurice se conforme passivement aux poncifs des guides et récits de voyage antérieurs. Au contraire, il multiplie les occasions de rejeter toute représentation mythique des lieux visités au profit d'une vision davantage personnelle. Pour marquer son originalité, il se démarque en adoptant une démarche iconoclaste de destruction des lieux communs.

Entre le lieu commun et l'originalité

Comme l'a bien montré Drewey Wayne Gunn (1969), le Mexique a suscité depuis le *xvi^e* siècle un grand nombre de récits de voyage et d'œuvres littéraires. De cette production abondante découle nécessairement un consensus autour de certains lieux communs, de certaines représentations idéales ou non. Si bien que les nouveaux voyageurs peuvent difficilement l'aborder sans avoir déjà en tête une géographie mythique. Faucher de Saint-Maurice ne fait pas exception à la règle et demeure tributaire d'une vision préexistante qui détermine en partie son propre regard. À plusieurs reprises, il attache autant d'importance aux choses qu'il voit, qu'à ce qui a déjà été dit sur elles. La publication de son récit donne d'ailleurs lieu à une courte polémique, dans *Le Journal de Québec*, en février 1868, alors qu'Emmanuel Blain de Saint-Aubin lui reproche d'avoir fait plus d'emprunts qu'il ne devait à certains ouvrages français sur le Mexique, tels le *Journal d'un missionnaire du Texas et du Mexique*, de l'abbé Emmanuel Domenech, et *Les Bivouacs de Vera-Cruz à Mexico*, d'"Un Zouave."

Du vomito (fièvre jaune) de Vera-Cruz, au zopilote, cet oiseau charognard protégé par les lois du pays pour ses "fonctions de cureur d'égoût" (1: 72), du costume national mexicain aux antiquités aztèques, de la cathédrale de Mexico au sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe, Faucher de Saint-Maurice tend pour une part à reproduire la plupart des topoï. Il se doit en effet de répondre à l'attente de ses lecteurs déjà familiarisés peut-être par d'autres lectures ou par les idées couramment répandues sur le Mexique. Le lecteur de récit de voyage désire avant tout avoir accès à un monde réel à travers une description fidèle. Or le lieu commun et le cliché, à l'aspect familier car ils sont perçus comme du déjà-entendu, correspondent parfaitement aux intentions du récit de voyage. Ils restaurent l'image

d'un monde cohérent et compréhensible, ils donnent l'illusion que seul le réel se trouve à l'origine du topos, pure émanation des choses vues.

Il faut éviter de conclure pour autant que Faucher de Saint-Maurice se conforme passivement aux poncifs des guides et récits de voyage antérieurs. Certes, son récit se situe dans une tradition, d'où le recourt au topoï, mais l'époque à laquelle il a été écrit prône l'originalité individuelle. Rappelons en effet que la littérature française du XIX^e siècle prédétermine en grande partie la valeur d'une œuvre en fonction de son originalité (voir Pierre Rajotte, 1994). En proie à la crainte de la répétition et au désir de bâtir une œuvre singulière et unique, Faucher de Saint-Maurice a donc été amené à moduler son attitude vis-à-vis des idées reçues.

À cet égard deux solutions s'offrent à lui. La première, que l'on a abordée plus haut, consiste à déplacer l'accent du référent au narrateur, du voyage au voyageur. Dès lors qu'un référent subjectif, le moi de l'auteur, se substitue au référent objectif, le Mexique, le problème de la répétition et de l'originalité est résolu puisque l'écriture autobiographique renvoie à un sujet toujours unique. Ainsi, plutôt que de disparaître presque entièrement derrière la description détaillée du pays visité, le moi s'installe dans le cadre du voyage. En fait, Faucher de Saint-Maurice n'ignore pas que la médiation de l'écriture impose une présence subjective, si retranchée soit-elle, et que cette subjectivité, source même de la perception du monde, implique déjà en elle-même une déformation des choses vues. Il n'hésite d'ailleurs pas à avertir son lecteur de la subjectivité son récit : "Je trouve excessivement logique que l'on puisse ne pas s'amuser à me lire, et mieux encore, ne pas m'aimer une fois que l'on m'a lu, puisque, je ne puis placer en tête-à-tête avec mon lecteur que le triste moi, mon seul et unique compagnon de dangers et de voyages" (I: 196). À la limite, le voyageur privilégie non plus le monde des objets perçus mais le regard décrivant et ne dissocie pas ses descriptions et ses observations de sa propre subjectivité qui déforme tout objet perçu du monde extérieur en le passant à travers le prisme du moi.

La seconde solution vise à mettre en relief précisément le référent, mais en recherchant tout ce qui peut lui donner une valeur singulière, en s'attachant aux détails pittoresques. Puisqu'il est impossible d'adopter vis-à-vis du Mexique la démarche exploratrice du voyageur qui découvre une *terra incognita*, tout au moins peut-on introduire un élément de surprise, d'originalité, en contestant les représentations communément admises, en dénonçant certains lieux communs. Ainsi, aux yeux de Faucher de Saint-

Maurice, “La cathédrale si vantée de Mexico n’a pas du tout l’air d’un édifice qui a coûté deux millions et demi de piastres” (1874, 147). Même remise en question au sujet du type créole pour lequel il n’a, contre toute attente, aucune sympathie :

On a beaucoup écrit et causé sur le type créole; les uns le donnent comme un modèle de beauté parfaite, les autres le citent comme le suprême du goût et de l’élégance. Tous ces romanciers et ces feuilletonistes ont été plus heureux que moi; car pendant les quatorze mois que j’ai eus à ma disposition pour l’étudier, je ne lui ai rien découvert de toutes ces bonnes qualités (I: 133).

Visiblement, Faucher de Saint-Maurice n’hésite pas à prendre le contre-pied des topoï en ne voyant que laideur là où d’autres admiraient la beauté, en ne ressentant qu’indifférence là où d’autres éprouvaient sympathie et ravissement. Son attitude à l’égard de la Havane demeure à cet égard fort révélatrice:

Une fois dans la ville [la Havane], on est tout étonné de ne trouver, là où on s’attendait à rencontrer le goût, l’élégance et la propreté si vantés de la race créole, de lourdes maisons grillées, des rues sales et boueuses, et pas un monument digne d’être mentionné, à part le théâtre Tacon qui, je dois lui rendre cette justice, est peut-être un des plus beaux édifices publics de l’Amérique, du moins c’est ce qu’assure l’auteur des “Monuments modernes de Nouveau-Monde” (I: 63-64).

En fait, Faucher de Saint-Maurice se trouve tiraillé entre le discours de la tradition, adonnée au topoï, et le discours de la modernité, qui valorise l’originalité, affirme l’individu, exprime la subjectivité. Sa réaction au sujet du costume national du Mexique en témoigne bien:

De tout temps, le costume national du Mexique a servi de thème à l’imagination descriptive de ceux qui se sont occupés du pays. Romans, nouvelles, récits de voyage, lettres particulières, il a trouvé le moyen de s’installer partout, et j’avais presque l’intention d’être original en lui fermant ma porte au nez, si un mien ami [...], ne m’eût assuré que ce serait là une lacune irréparable dans ces croquis à heures perdues (I: 131-32).

Cette tension entre la fidélité à une tradition de lecture et la recherche d’originalité sous l’angle littéraire du XIX^e siècle explique la diversité des attitudes et les hésitations du voyageur qui tantôt refuse les topoï —au non du réel ou de l’originalité— tantôt les admet, quitte à se détourner de la réalité et à réintroduire, au second degré, une écriture qui signifie le parti-pris de rejoindre une filiation. Certes, au lieu de se soumettre à une lecture déjà imposée, il peut réagir contre la tradition pour marquer l’originalité de son récit, mais même en la rejetant, il montre qu’il la connaît et entérine le

phénomène de l'intertextualité. Ainsi, lorsqu'il évoque la comparaison traditionnelle entre Mexico et Venise, sans même avoir visité cette dernière, il ne vise pas tant à dénoncer un lieu commun qu'à faire l'étalage de ses lectures (George Sand, Byron, Alfred de Musset).

La plupart des voyageurs et des touristes qui ont visité Mexico n'ont pu s'empêcher de comparer cette grande paresseuse du tropique à l'éternelle fiancée de l'Adriatique, à Venise, sa sœur aînée en nonchalance. Quant à moi, je puis assurer qu'elle ne ressemble pas du tout à la cité des Doges, et cela avec d'autant d'aplomb que je n'ai entrevu le dôme de Saint-Marc, se dessiner que sous les chauds reflets de mon imagination. [...] Qu'on dise ce que l'on voudra [...] à coup sûr, George Sand, Byron, Alfred de Musset et tant d'autres n'y perdraient plus leur cœur "sur le chemin, sous un pavé, au fond d'un verre," car ils courraient le risque de s'y asphyxier, ou tout au moins de s'y salir, ce qui ne vaudrait guère mieux pour des poètes habitués à n'aller qu'au Almack's Hall, ou au faubourg Saint-Germain. (t: 129-130)

On pourrait croire, de la part de Faucher de Saint-Maurice, à une recherche d'authenticité fondée sur le sentiment que les circonstances paraîtront d'autant plus vraisemblables qu'elles différeront des clichés littéraires. Mais dans les faits, la réalité n'est jamais restituée telle quelle car, d'une façon ou d'une autre, elle passe par la littérature dont elle est à la fois le rejet et l'émanation. Dans les deux cas, elle est déformée au profit d'un travail d'intertextualité. Or, "cette tendance du discours à se replier sur lui-même, à réitérer l'inscription de son origine et le réseau de son intertexte, précise Roland Le Huenen (1987, 53) est la marque même de la littérarité." Chez Faucher de Saint-Maurice en particulier, elle témoigne de son intention de rejoindre ou de vérifier *in situ* un ensemble de textes littéraires, bref d'écrire dans l'ombre de textes antérieurs qui le rappellent à l'ordre de son appartenance.

Conclusion

À une époque où le progrès des moyens de transport incite à aller de plus en plus loin, où le romantisme favorise l'expression du moi et l'originalité individuelle, Faucher de Saint-Maurice n'a pas hésité à adapter ses souvenirs de voyage en conséquence. Comment ? En centrant l'écriture sur lui, sur ses aventures et ses exploits militaires, sur son érudition et ses connaissances livresques. En fait, le voyageur-écrivain joue allègrement sur tous les tons, écrit dans tous les registres. Son récit tient à la fois du reportage touristique, de l'autobiographie et du récit anecdotique. À la limite, le Mexique, réduit à

un matériau et destiné à servir une écriture, devient un pur accessoire qui sera manipulable et manipulé au gré de l'écrivain. Ne recevant qu'un statut annexe, celui de décor, il ne peut guère prétendre occuper le devant de la scène et devenir l'objet principal comme il l'est normalement dans un récit de voyage.

La spécificité des récits de voyage consiste généralement à montrer une subjectivité réelle tournée vers autre chose qu'elle-même. L'impératif catégorique qui fonde ces récits comme genre consiste à rendre compte, par l'entremise d'un regard individuel et, à des degrés divers, subjectif, d'une réalité extérieure sous ses multiples aspects, géographique, historique, social, politique, esthétique. Or, dans le récit de Faucher de Saint-Maurice cette réalité est la plupart du temps laissée en friche. Tout se passe comme si l'intérêt de l'auteur pour ce pays, jugé souvent de façon négative, vient à point nommé pour mettre en évidence une page autobiographique assez valorisante dans la vie du militaire. À cette fin, la pratique des souvenirs de voyage et de guerre constitue un masque commode. Sous prétexte de restituer l'identité d'un pays et d'un peuple, ou de décrire le conflit militaire avec ses enjeux, elle permet plutôt de communiquer une expérience personnelle. Cette expérience déforme doublement la réalité, d'abord parce qu'elle fait intervenir la subjectivité de la perception, et ensuite parce qu'elle se crée à partir d'un savoir préexistant d'ordre littéraire. En ce sens, elle tend à préformer la relation de voyage en fonction de deux procédés propres à l'œuvre littéraire, soit la transmission d'une culture littéraire et la manifestation d'une certaine individualité de l'écriture. En ce sens, le récit réitère les marques d'appartenance au système de valeurs esthétiques et littéraires de l'époque et, ce faisant, reflète la volonté de participer à un capital symbolique. À la gloire militaire tant recherchée se superpose ainsi une autre quête, celle de la gloire littéraire.

NOTES

- 1 Dans sa bibliographie sur les récits de voyages, John Hare (1964) relève 39 récits pour la période 1670 à 1800; 71 de 1800 à 1850; et 165 pour les années 1850 à 1900.
- 2 Voir entre autres: Eva-Marie Kröller (1987), Pierre Savard (1977) et Claude Galarneau (1989).
- 3 "Ma plume est comme celle de l'immortel devancier de Molière. [...] je la fais voltiger sur la tête de ceux qui m'entourent, sans même crier: "Gare !" leur laissant le soin de

- deviner si elle sent le goudron, la poudre, l'algue marine, les parfums d'un salon, d'un boudoir; si elle laisse échapper un gros rire de caserne, une furtive arme de poète" (1: 23).
- 4 Rappelons la définition que Philippe Lejeune (1975, 14) donne de l'autobiographie: "Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité."
- 5 "C'est aussi à Rome, note Chateaubriand, que je conçus, pour la première fois, l'idée d'écrire les *Mémoires de ma vie*." *Mémoires d'Outre-tombe* (livre xv, ch. 7).
- 6 Comment ne pas rapprocher le passage de *Rome, Naples, Florence* (1826) où Stendhal devant la contradiction qui l'habite entre son penchant pour les Romains et sa haine du pouvoir autocratique se s'interroge sur son moi comme le fait Figaro, et l'ouverture de la *Vie de Henry Brulard*: Stendhal se représente en train de contempler Rome du haut du janicule, spectacle qui dispose à la méditation, au retour sur soi.
- 7 Voir à ce sujet Émile Ollivier, ([19..]).
- 8 Dans la version parue dans la *Revue canadienne*, 3 (1866): 515, on lit plutôt: "ces temps de rêveries intimes que je passais à causer avec mes auteurs favoris."

OUVRAGES CITÉS OU MENTIONNÉS

- Beaugrand, Honoré, "Anita, souvenirs d'un contre-guerillas. Conférence faite devant le Cercle Montcalm de Fall River le 11 juin 1874," *Mélanges. Trois conférences* (Montréal: s.éd., 1888): 120-49.
- Benjamin, Walter, *Paris, capital du XIX^e siècle. Le livre des passages*, Traduction de Jean Lacoste (Paris: les Éditions du Cerf, 1989).
- Benjamin, Walter, *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, (Paris: Payot, 1982).
- Berchet, Jean-Claude, "Un voyage vers soi," *Poétique* 53 (1983): 91-108.
- Brunel, Pierre, "Préface," *Métamorphoses du récit de voyage. Actes du colloque de la Sorbonne et du Sénat, 12 mars 1985* (Paris: Champion ; Genève: Slatkine, 1986): 7-13.
- David, L.-O. *Souvenirs et biographies, 1870-1910* (Montréal: Librairie Beauchemin, 1911).
- Decelles, Alfred D. "Souvenirs," dans *L'Almanach du peuple de la librairie Beauchemin* (Montréal: Librairie Beauchemin, 1906: 268-76)
- DuSault, Yolande, *Voulez-vous me suivre à Mexico ? Récit de voyage* (Québec: Institut littéraire du Québec, 1954).
- Faucher de Saint-Maurice, Narcisse-Henri-Edouard, "De Québec à Mexico," *La Revue canadienne* (1866-1867); *De Québec à Mexico. Souvenirs de Voyage, de Garrison, de Combat et de Bivouac* (Montréal: Duvernay frères et Dansereau, éditeurs, 1874) 2 vol.
- Galarneau, Claude, "Les Canadiens en France (1815-1855)," *Les Cahiers des Dix*, 44 (1989): 135-81.
- Gunn, Drewey Wayne, *American and British Writers in Mexico, 1556-1973* (Austin & London: U Texas P, 1969, 1974).
- Hare, John, *Les Canadiens français aux quatre coins du monde, une bibliographie commentée des récits de voyage, 1670-1914* (Québec: La Société historique de Québec, 1964).

- Hébert, Pierre avec la collaboration de Marilyn Baszczynski, *Le journal intime au Québec* (Montréal: Fides, 1988).
- Kröller, Eva-Marie, *Canadian Travellers in Europe, 1851-1900* (Vancouver: U British Columbia P, 1987).
- Le Huenen, Roland, "Le récit de voyage: l'entrée en littérature," *Études françaises* 20:1 (printemps-été 1987): 45-61.
- Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique* (Paris: Seuil, 1975).
- Lippé, J.-A., *Le Tour du Mexique. Mon journal de voyage* (Montréal: Arbour & Dupont, imprimeurs-éditeurs, 1907).
- Moureau, François, "L'imaginaire vrai," in *Métamorphoses du récit de voyage. Actes du colloque de la Sorbonne et du Sénat, 12 mars 1985* (Paris: Champion; Genève: Slatkine, 1986) : 165-67.
- Ollivier, Émile, *L'expédition du Mexique* (Paris: Nelson, Éditeurs, [19..]).
- Poulin, A., *Les voyages de l'abbé A. Poulin* (Québec: "Le Soleil," 1921).
- Rajotte, Pierre, "Aux frontières du littéraire: récits de voyageurs canadiens-français au XIX^e siècle," *Voix et images*, 16:57 (printemps 1994).
- Rajotte, Pierre, "La pratique du récit de voyage au XIX^e siècle: entre le lieu commun et l'originalité," *Protée*, 22: 2 (printemps 1994).
- Rajotte, Pierre, "Notes pour une typologie des récits de voyage canadiens-français au XIX^e siècle," *Voyages: Réels et imaginaires, personnels et collectifs/Real and Imaginary, Personal and Collective*. Sous la direction de John Lennox, Lucie Lequin, Michèle Lacombe, et Allen Seager (Montréal: Association d'études canadiennes/Association for Canadian Studies, 1994).
- Sauvalle, Paul-Marc, *Louisiane—Mexique—Canada. Aventures cosmopolites* (Montréal: Desaulniers et Leblanc, 1891).
- Savard, Pierre, "Voyageurs, pèlerins et récits de voyages canadiens-français en Europe de 1850 à 1960," *Mélanges de civilisation canadienne-française offerts au professeur Paul Wyczynski* (Ottawa: Éditions de l'Université d'Ottawa, 1977: 241-65).
- Simard, Sylvain, "L'essai québécois au XIX^e siècle," in *Voix et images*, 6:2 (hiver 1981): 261-68.
- Taché, Louis-H., *Les hommes du jour: Faucher de St. Maurice* (Montréal: Eusèbe Senécal & fils, imprimeurs-éditeurs, 1886).
- Van Roey-Roux, Françoise, *La littérature intime du Québec* (Montréal: Boréal Express, 1983).